

## ANGELO TASCA ET LA TRADITION DU SOCIALISME FRANÇAIS

Catherine Rancon

Parmi les nombreux projets qu'il ébaucha dans les années 1930, Angelo Tasca caressa longtemps celui d'écrire un livre sur «le socialisme français de Babeuf à Jaurès»<sup>1</sup>. Il entreprit à cette fin des lectures qui participèrent du bouleversement intellectuel et politique qui marqua son existence entre 1930 et 1940. À ce titre, elles méritent une étude approfondie, qui peut aider à appréhender cette évolution, en même temps qu'elle en est éclairée. On verra ainsi apparaître un fil directeur de sa pensée, qui commence avec son adhésion au socialisme.

*Prémisses.* Angelo Tasca s'imprégna très tôt de culture française. Sa mère, Angela Damilano, qui vivait dans le sud de la France, lui faisait parvenir des livres en langue française<sup>2</sup>. Il lut, «entre 16 et 18 ans, tous les classiques français»<sup>3</sup>. Cette familiarité avec la littérature française explique certainement en partie son choix d'étudier, pour sa *tesi di laurea*, soutenue à l'Université de Turin en 1917, les liens entre «Leopardi et la culture française du XVIII<sup>e</sup> siècle»<sup>4</sup>. Ce travail est aujourd'hui perdu et la seule évocation que nous en connaissions<sup>5</sup> ne permet pas de restituer sa lecture des Lumières françaises. Mais il suffit à suggérer l'importance de la culture française dans sa formation intellectuelle.

<sup>1</sup> *Problemi del movimento operaio. Scritti critici e storici inediti di Angelo Tasca*, Milano, Feltrinelli, 1968 (Annali dell'Istituto Giangiacomo Feltrinelli), pp. 291-292 (fin 1930 ou début 1931).

<sup>2</sup> A. Riosa, *Angelo Tasca socialista. Con una scelta dei suoi scritti (1912-1920)*, Venezia, Marsilio, 1979, p. 13.

<sup>3</sup> A. Tasca, *Autobiografia* [1940], in Fondazione Giangiacomo Feltrinelli, *Archivio Angelo Tasca* (désormais AT), *Documenti, Italia, Opere varie*, fasc. 111, «Processo contro Angelo Tasca», publié dans «Studi Storici», 1992, 1, p. 116.

<sup>4</sup> Procès verbal de la *tesi di laurea* de Giovanni Tasca (Archivio storico dell'Università di Torino, X F 129). Selon les sources, le titre varie légèrement: ainsi, Tasca écrit parfois «Leopardi et la philosophie française du XVIII<sup>e</sup> siècle». Cf. les explications sur ce travail de S. Soave, *Angelo Tasca all'Università di Torino*, in «Quaderni di storia dell'Università di Torino», 2002, 6, p. 55, ainsi que pp. 65-71.

<sup>5</sup> Tasca, *Autobiografia*, cit., p. 116.

Rien ne permet cependant d'affirmer que Tasca ait eu avant 1914 une connaissance directe de la littérature socialiste française, bien que sa familiarité, remarquable pour son âge, avec la pensée socialiste et les discussions du mouvement ouvrier international, jointe à son goût pour l'érudition, ne la rende pas improbable. La disparition de ses archives pour la période antérieure à son départ d'Italie durant l'hiver 1926-1927 apparaît ici d'autant plus regrettable et aucune des sources disponibles ne porte la trace de telles lectures. Plus tard, il fit cependant remonter aux années 1910 son premier contact avec un texte de Charles Fourier, dans une traduction en italien d'un recueil établi par Charles Gide<sup>6</sup>. Il se souvenait avoir alors été frappé par «la modernité de certaines pensées de Fourier»<sup>7</sup>, mais n'en disait pas davantage.

Ce n'est qu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, dans «L'Ordine nuovo», que l'on trouve des traces de son intérêt pour la pensée socialiste française. Dans l'esprit de Tasca, cette revue avait entre autres la mission de faire connaître aux militants socialistes les classiques du socialisme. La lecture des socialistes utopiques en particulier pouvait «constituer un précieux exercice de critique historique et théorique»<sup>8</sup>, en aidant à prendre conscience des préjugés qu'ils avaient laissés dans le mouvement ouvrier et en révélant les vérités qu'ils recelaient. Il semble donc bien que l'on puisse attribuer à Tasca l'initiative de la publication de deux textes sur la tradition socialiste française, répondant au programme qu'il avait initialement fixé à la revue: parurent ainsi, dès le premier numéro, une étude sur *Luigi Blanc e l'organizzazione del lavoro*, puis un *Schema di stato socialista* du socialiste réformiste Eugène Fournière<sup>9</sup>.

<sup>6</sup> A. Tasca évoque une édition dirigée par Pompeo Ciotti (*Problemi del movimento operaio*, cit., p. 231), dont nous n'avons cependant trouvé aucune trace. Plus vraisemblablement, il pourrait s'agir de la traduction en italien par G. Pozzi de C. Gide, *Opere scelte di Carlo Fourier*, précédée de *Le Profezie di Fourier*, Roma, E. Perino, 1894.

<sup>7</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., p. 231 (mars-mai 1930).

<sup>8</sup> [A. Tasca], *L'Ordine nuovo*, in «Avanti!», 25 avril 1919, in Riosa, *Angelo Tasca socialista*, cit., p. 162.

<sup>9</sup> Fantasio [A. Tasca], *Luigi Blanc e l'organizzazione del lavoro. I – Premesse*, in «L'Ordine nuovo», 1<sup>o</sup> maggio 1919; Id., *Luigi Blanc e l'organizzazione del lavoro. II – Il sistema industriale del Blanc e gli opifici nazionali*, ivi, 31 maggio 1919; Id., *Luigi Blanc e l'organizzazione del lavoro. III – L'azione dello Stato nel concetto di Luigi Blanc*, ivi, 2 agosto 1919; E. Fournière, *Uno schema di Stato socialista*, ivi, 14 giugno et 19 luglio 1919. Plusieurs de ces textes furent publiés après le «coup d'Etat rédactionnel» ourdi par Gramsci et Togliatti aux dépens de Tasca dans le numéro du 6 juin 1919. Sur l'écrivain et historien E. Fournière (1857-1914), d'abord influencé par J. Guesde puis par J. Jaurès, cf. P. Chanial, *Le socialisme, un libéralisme d'extrême gauche? Eugène Fournière, la question individualiste et l'association*, in «Revue du Mauss permanente», 17 février 2009 (<<http://www.journaldumauss.net/spip.php?article471>>); C. Prochasson, *Saint-Simon ou l'anti-Marx. Figures du saint-simonisme français XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Perrin, 2005, pp. 207, 210-216.

De ces deux textes, le premier, se présentant comme une véritable étude critique sur le socialisme de Louis Blanc, est le plus intéressant. L'auteur y traçait le profil biographique de Louis Blanc et y évoquait, en s'appuyant sur Marx et Proudhon, la révolution française de février 1848 et la Seconde République. Selon lui, les luttes de pouvoir entre socialistes et modérés avaient paralysé l'action de Louis Blanc, dont la présence au gouvernement avait finalement servi les intérêts des adversaires du socialisme. Mais la République de 1848 avait dans l'histoire du mouvement ouvrier français surtout une importance négative: cette défaite avait contribué de façon décisive à la «formation de classe» du prolétariat en l'amenant à une conception plus concrète et rigoureuse du socialisme, en dissipant l'«espèce de brume idéaliste», l'«état d'esprit de confiance religieuse»<sup>10</sup> en l'avènement d'une société meilleure dans lesquels il avait vécu jusqu'alors. Tasca n'en admirait pas moins la «foi» et «l'ardeur» de Louis Blanc, semblables à celles des premiers chrétiens, et comptait les ateliers nationaux, tels que ce dernier les concevait, parmi les éléments positifs de 1848. Si en effet les forces hostiles au socialisme au sein du gouvernement provisoire étaient parvenues à les dénaturer pour les rendre inoffensifs, ils auraient dû être, dans le projet autrement ambitieux de Louis Blanc, tout à la fois des coopératives de production fonctionnant grâce à l'État et un moyen de transformation de l'organisation sociale. Blanc les entendait comme le «noyau autour duquel doivent se rassembler tous les travailleurs d'une même industrie et ensuite toutes les industries indistinctement, qui doivent être solidaires dans le nouveau système». Cette approche de l'association, qui ne trouvait plus sa «raison d'être» «en soi, mais dans la "solidarité" de toutes les associations ouvrières»<sup>11</sup>, représentait une avancée considérable par rapport à la mentalité traditionnelle des associations ouvrières repliées sur elles-mêmes. Cette interprétation des ateliers nationaux, parue en août 1919, alors que *L'Ordine nuovo* s'engageait dans une réflexion sur les conseils d'usine, porte tout autant la marque des discussions italiennes de 1919 que des débats français de 1848. Elle coïncide de plus, dans l'existence de Tasca, avec la période de son implication la plus intense dans les organisations ouvrières turinoises. Mais elle révèle aussi un trait durable de sa conception du socialisme: «la préoccupation, noblement socialiste, de faire des "associations" ouvrières la cellule vivante du nouvel organisme»<sup>12</sup>.

<sup>10</sup> Fantasio [A. Tasca], *Luigi Blanc e l'organizzazione del lavoro. II*, cit.

<sup>11</sup> Id., *Luigi Blanc e l'organizzazione del lavoro. III*, cit.

<sup>12</sup> *Ibidem*. Entre 1920 et 1922, Tasca occupa des fonctions de premier plan au sein de la bourse du travail de Turin, de l'Alleanza cooperativa torinese et de la Caisse d'épargne de Turin, alors que, comme le remarque S. Soave (*Gramsci e Tasca*, in «Studi Storici», 2007, 3, pp. 677-678), il occupait une position plus effacée dans la section turinoise du Psi. Plus tard, il serait aussi élu au conseil municipal de la ville sur la liste communiste.

À l'encontre de l'interprétation la plus communément soutenue du socialisme de Louis Blanc<sup>13</sup>, Angelo Tasca voyait en effet en lui un tenant du «socialisme par le bas»: l'atelier, non l'État, se trouvait au fondement de son système. Tasca n'approuvait pas le rôle de garant de l'action des associations ouvrières face aux entreprises capitalistes dévolu à l'État par Louis Blanc, qui commettait ici une «erreur» propre à une approche «utopique» et réformiste du socialisme. En dévoilant la nature de classe de l'État, Marx avait justement balayé l'illusion de la neutralité bienveillante d'«un État se posant au-dessus de la compétition pour aider, de manière désintéressée, l'un des combattants». Pour Tasca, le socialisme adviendrait grâce à l'action révolutionnaire des associations ouvrières, non par l'intervention de l'État bourgeois. Mais, tout en rejetant la tendance réformiste et étatiste du socialisme de Louis Blanc, Tasca demeurait persuadé que, malgré les ambiguïtés et les limites de sa pensée, «le souci de Blanc pour l'autonomie effective et la génération, par leurs propres forces, de l'activité des ouvriers associés, et hors de tout esprit corporatiste, est tel qu'il donne à son œuvre une valeur singulière dans l'histoire socialiste»<sup>14</sup>.

Au-delà de cette conclusion, il n'est pas possible de dégager des écrits d'alors de Tasca une interprétation générale de la tradition socialiste française. Pendant la décennie suivant son adhésion au Parti communiste d'Italie (1921), il ne l'évoqua plus. La perte de ses archives pour les années antérieures à son exil en France empêche de déterminer si, pendant cette période d'activité politique intense, il abandonna tout à fait la lecture des socialistes français, ou si l'on en a seulement perdu les traces. Ce ne fut qu'à partir de la fin des années 20, alors que s'amorça sa rupture intellectuelle avec le communisme et avec le marxisme, que le socialisme français redevint un objet d'étude de première importance pour cet homme sur le point d'affronter l'une des crises politiques et intellectuelles les plus bouleversantes de son existence.

*Le socialisme français dans la genèse du marxisme.* L'étude menée par Angelo Tasca au début des années 1930 sur la tradition socialiste française apparaît de fait étroitement liée à sa réflexion sur le marxisme. En quête d'un marxisme renouvelé, Tasca tenta d'en retrouver l'esprit authentique dans les origines de la pensée de Marx et Engels, qu'il voulait étudier dans son évolution: en faire l'histoire aiderait à en dégager «un fil conducteur, qui [pourrait] nous servir encore pour nous guider dans le labyrinthe de la politique contemporaine»<sup>15</sup>.

<sup>13</sup> Cf. par exemple É. Halévy, *Histoire du socialisme européen*, Paris, Gallimard, 1974, pp. 84-86; J. Russ, *Le Socialisme utopique français*, Paris, Bordas, 1987, pp. 102-103.

<sup>14</sup> Fantasio [A. Tasca], *Luigi Blanc e l'organizzazione del lavoro. III*, cit.

<sup>15</sup> A. Rossi [A. Tasca], *Marxisme 1933. I – En manière d'introduction*, in «Monde», 18 mars 1933.

De même, il s'intéressa au socialisme français surtout pour sa place dans la «genèse» de la pensée marxiste.

Nous employons ce terme à dessein: puisqu'Angelo Tasca semble avoir été influencé dans son étude des socialistes français pré-marxistes par la pensée d'Antonio Labriola. Il s'était replongé depuis peu dans l'œuvre de ce dernier pour préparer l'appareil critique accompagnant la correspondance de Labriola avec Engels, publiée par la revue du Pcd'I «Lo Stato operaio» en 1927-1930. Ce travail lui avait donné l'envie de s'atteler, outre qu'à un encore «vague projet d'étude sur la pensée philosophique de Labriola», à l'écriture d'un abrégé des *trois* livres du *Capital*, qui en rendrait la matière [...] par un procédé *descriptif* [...], de manière à redonner au *Capital*, y compris dans la forme, son vrai caractère de reconstruction du processus génétique de la société capitaliste et de son dynamisme économique<sup>16</sup>. Cette précision témoigne de l'imprégnation de sa pensée par les idées exposées par Labriola dans ses *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, où le matérialisme historique était conçu comme «une tentative pour refaire par la pensée, avec méthode, la genèse et la complication de la vie sociale»<sup>17</sup>. Or, pour Labriola, les théories socialistes pré-marxistes, qui étaient autant de «formes de critique partielle, unilatérale et incomplète», mais aussi souvent «géniales», du capitalisme naissant, appartenaient à la genèse de la pensée marxiste<sup>18</sup>. Il conseillait, pour «arriver à la parfaite connaissance du communisme critique, [de] repasser mentalement par ces doctrines, en suivant le processus de leur apparition et de leur disparition». La pensée marxiste ne pouvait se priver de

la multiple et riche suggestion idéologique, éthique, psychologique et pédagogique qui peut venir de la connaissance et de l'étude de toutes les formes du communisme [...]. Bien plus, c'est par l'étude et la connaissance de ces formes que se développe et se fixe la conscience de la séparation du socialisme scientifique d'avec tout le reste<sup>19</sup>.

Alors que les socialistes français du début du XIX<sup>e</sup> siècle en étaient restés à une révolte spontanée, idéaliste et, en ce sens, utopique contre le monde qui les entourait, Marx et Engels étaient parvenus à fonder objectivement leur cri-

<sup>16</sup> A. Tasca à P. Sraffa, [Paris], 9 novembre 1927, in *AT, Corrispondenza*, fasc. 392. Souligné dans le texte. A. Tasca employait en outre à cette époque, pour désigner le marxisme, l'expression de «communisme critique», recommandée par A. Labriola (*Problemi del movimento operaio*, cit., p. 238; sur l'emploi de cette expression chez A. Labriola, cf. A. Labriola, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, Paris-Londres-New York, Gordon and Breach-Éditions des archives contemporaines, 2001, p. 7; J.-P. Potier, *Lectures italiennes de Marx. 1883-1983*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1986, p. 139).

<sup>17</sup> Labriola, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, cit., pp. 105-106. Cf. aussi Potier, *Lectures italiennes de Marx*, cit., pp. 140-142.

<sup>18</sup> Labriola, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, cit., p. 188.

<sup>19</sup> Ivi, pp. 21 et 74-75.

tique du capitalisme et l'avènement du socialisme. Les théoriciens antérieurs avaient dû imaginer une nouvelle organisation sociale, faute d'en entrevoir les indices – de fait, encore à peine perceptibles – dans le monde présent. L'inaboutissement des théories pré-marxistes n'était pour Labriola que le reflet de l'immaturité des circonstances dans lesquelles elles avaient été écrites. Pour que mûrît l'idée socialiste, il avait fallu que se consolidât le capitalisme et que se formât et s'organisât le prolétariat.

Ces notions se retrouvent dans les observations de Tasca sur le socialisme français pré-marxiste. L'idée d'un lien intime entre maturité de la structure économique et maturité des idées ressort avec évidence de ses notes sur les premières formes d'organisation des travailleurs, en particulier sur le babouvisme. L'essence de cette doctrine, expliquait-il, était «éminemment révolutionnaire»; certaines revendications des babouvistes exprimaient les aspirations d'un prolétariat embryonnaire et ils avaient confusément perçu, au-delà des inégalités dans la répartition des richesses, des sources plus profondes d'injustice. Mais, tout en ayant dépassé le «socialisme de la distribution», ils n'avaient pas élaboré un véritable «socialisme de la production», concevable seulement dans une économie industrielle avancée. Aux yeux de Tasca, la doctrine des Égaux demeurait l'expression d'une société préindustrielle, «sans machines» ou si peu, incapable de concevoir la possibilité d'un développement. La «communauté du travail» qu'elle proposait «[était] statique, elle [n'était] pas capable de progrès». De même, pour ce qui était du machinisme, c'était «comme si elle avait risqué un regard sur l'avenir, qu'elle avait immédiatement détourné»<sup>20</sup>; Babeuf n'en avait pas vu le rôle historique dans la formation du prolétariat. Le babouvisme se situait donc pour Tasca, probablement influencé ici aussi par les analyses d'Engels et de Marx<sup>21</sup>, à l'intersection de deux périodes historiques: «il [mêlait] en lui-même les derniers groupes du radicalisme jacobin et les premiers pressentiments du mouvement ouvrier»<sup>22</sup>, et témoignait des incertitudes d'un changement à peine ébauché. On ne se trouvait pas «en présence d'une idéologie prolétarienne». Du reste, le prolétariat naissait à peine. Les Égaux n'avaient pas compris le rôle que le peuple pouvait jouer dans sa propre émancipation, sinon comme force de manœuvre, ni envisagé «un développement direct de la lutte révolutionnaire à la construction révolutionnaire», c'est-à-dire le lien unissant la société du présent à celle de l'avenir. Leur doctrine conservait donc un caractère éminemment autoritaire et «utopique»: avec Babeuf, «nous

<sup>20</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., pp. 107-108.

<sup>21</sup> F. Engels, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Paris, Éditions sociales, 1969, p. 62; K. Marx, F. Engels, *Le Manifeste communiste*, in K. Marx, *Philosophie*, Paris, Gallimard, [2003], p. 435.

<sup>22</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., p. 108.

n'en sommes pas encore à la dictature *du* prolétariat, mais à la dictature *pour* le prolétariat»<sup>23</sup>.

Angelo Tasca partageait donc dans l'ensemble «le diagnostic [...] de l'autoritarisme *en tant qu'utopisme*», qu'il jugeait «définitif»<sup>24</sup>, émis par Marx et Engels à propos de la pensée de leurs prédécesseurs:

Certes, les inventeurs de ces systèmes aperçoivent l'antagonisme des classes, ainsi que l'action des éléments dissolvants dans la société dominante elle-même. Toutefois, ils n'aperçoivent du côté du prolétariat aucune initiative historique, aucun mouvement politique qui lui soit propre<sup>25</sup>.

Ne parvenant pas à percevoir les éléments qui, dans la société, pouvaient en conduire la transformation, ni à concevoir le rôle que le prolétariat pouvait jouer dans sa propre émancipation, ils s'en remettaient à leur imagination pour élaborer des plans pour le futur, et aux gouvernements pour les imposer à la société. Le caractère utopique et autoritaire de leur pensée tenait bien à cette incapacité d'envisager une «initiative autonome des travailleurs»<sup>26</sup>: sur ce point, les critiques de Marx et Engels étaient «certainement fondées»<sup>27</sup>.

Le socialisme français avait pourtant ébauché des idées que plus tard Marx et Engels devaient systématiser et développer. Tasca approuvait Engels, qui trouvait chez Saint-Simon «en germe presque toutes les idées non strictement économiques des socialistes qui ont suivi»<sup>28</sup>. Il ajoutait:

Il serait utile de reprendre le thème des influences du saint-simonisme sur les conceptions marxistes. Ce qui est passé du saint-simonisme dans le socialisme français est revenu en France surtout à travers Marx et Lassalle. Les éléments vitaux du saint-simonisme ont dû s'amalgamer dans la doctrine politique de la classe ouvrière (ce qui a eu lieu en Allemagne); ils ont retrouvé ensuite leur *humus* dans le sol français labouré par le mouvement naissant du prolétariat après 1864<sup>29</sup>.

Tasca envisageait donc le socialisme français d'abord dans son rapport au marxisme et insistait sur son caractère précurseur. Il était influencé en cela par les interprétations qu'en avaient données avant lui Marx et Engels eux-mêmes, puis, comme nous l'avons vu, Antonio Labriola. Plus qu'eux cependant, il s'émerveillait du caractère visionnaire et de l'intelligence de certaines

<sup>23</sup> Ivi, pp. 115-117. Souligné dans le texte.

<sup>24</sup> Ivi, p. 254. Souligné dans le texte.

<sup>25</sup> Marx, Engels, *Le Manifeste communiste*, cit., p. 436.

<sup>26</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., p. 253.

<sup>27</sup> Ivi, p. 421.

<sup>28</sup> Cité dans A. Rossi [A. Tasca], *Les Idées et les livres*, in «Monde», 26 avril 1930. Cf., pour l'appréciation d'Engels, Engels, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, cit., p. 69.

<sup>29</sup> A. Rossi [A. Tasca], *Les Idées et les livres*, cit. Souligné dans le texte. Cf. aussi A. Picon, *Les Saint-simoniens. Raison, imaginaire et utopie*, Paris, Belin, 2002, pp. 169-170.



observations des socialistes français. Il opposait à Marx et Engels l'idée même du conditionnement des idées par la structure économique de la société pour démontrer que les socialistes utopiques, loin de construire «de toutes pièces» leurs plans d'avenir, avaient puisé dans la réalité de leur temps les éléments qui les composaient.

L'étude de Charles Fourier en particulier avait révélé à Tasca l'importance de l'observation et de l'expérience dans l'élaboration des systèmes utopiques. Certes, Fourier ne cessait d'en appeler à Dieu, mais «si souvent et avec tant de familiarité qu'au fond celui-ci finit par remplir un rôle analogue à celui de la *raison* (mais non pas de la Raison), c'est-à-dire du raisonnement de Fourier». L'idée de Dieu n'était chez Fourier que la forme recouvrant l'enchaînement de ses propres idées, qui se fondait moins sur la pénétration des desseins d'une puissance transcendante que sur l'«observation de la société de son temps et de la nature humaine». En effet, «il y [avait] à la base de son système beaucoup plus une psychologie qu'une théologie». Ce système n'était donc pas le fruit d'un «pur effort mental», mais de la combinaison de «la raison et [de] l'observation»<sup>30</sup>.

Cette sensibilité au monde qui l'entourait avait conduit Fourier, selon Tasca, qui rejoignait là encore Engels, à développer une pensée fondamentalement dialectique. «[Enveloppant] chaque partie de son argumentation et de son système», cette dimension y était même «plus envahissante, plus prédominante»<sup>31</sup> que chez Saint-Simon. La dialectique occupait alors une place centrale dans la réflexion de Tasca sur le marxisme<sup>32</sup>; sa «découverte» par deux socialistes utopiques français n'était donc pas le moindre de leurs mérites. Leurs plans de société importaient moins que le fait d'être parvenus à appréhender dialectiquement le monde, en observant la société de leur temps. Fourier et Saint-Simon avaient connu l'Ancien régime, assisté à son renversement et vécu la naissance de l'industrie: ils avaient évolué dans un monde marqué par la contradiction, la négation et le dépassement du passé. De même, Blanqui avait observé «la société dans sa structure réelle, différenciée, contradictoire» et avait forgé une pensée dialectique «par un contact intelligent avec la réalité, dont il [avait] saisi le rythme»<sup>33</sup>. Ainsi, affirmait Tasca, suivant un raisonnement

<sup>30</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., pp. 231-233. Souligné dans le texte. Cf. la conclusion proche de C. Morilhat, *Charles Fourier, imaginaire et critique sociale*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1991, pp. 93-96.

<sup>31</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., p. 234. Cf. aussi Engels, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, cit., p. 71. D'autres estiment au contraire que la dialectique n'est pas chez Fourier «un mouvement explicite, maîtrisé, systématique» (Morilhat, *Charles Fourier*, cit., p. 49).

<sup>32</sup> Cf. en particulier A. Rossi [A. Tasca], *Préface*, in Id., *De la démocratie au socialisme*, La Chaux-de-Fonds, Imprimerie des coopératives réunies, 1934, p. 4, et *L'Homme et la nature; l'individu et la société*, in *Problemi del movimento operaio*, cit., p. 461-482 (février 1932).

<sup>33</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., p. 288.



fidèlement marxiste, «la nature dialectique de leur pensée [était] vraiment le reflet des nouvelles contradictions suscitées par la négation pure et simple de l'ancien système, par la "liberté"», elle leur avait permis de saisir les contradictions de leur époque. Sans avoir poussé l'analyse aussi loin que Marx et Engels, Fourier avait eu le pressentiment de ce qui revenait au conflit entre formes et forces productives. N'avait-il pas déclaré, en des mots qui rappelaient «ceux, célèbres, de la préface à la *Critique de l'économie politique*»<sup>34</sup>, qu'il y avait à son époque «trop d'industrie pour une civilisation si peu avancée»? Engels avait lui aussi noté chez cet auteur imaginatif «une critique des conditions sociales existantes [...] pénétrante»<sup>35</sup>.

Fourier avait également perçu le rapport existant «entre ces formes et forces productives et le type de société humaine à une phase donnée», qui l'avait conduit à diviser l'histoire du monde en périodes caractérisées à la fois par un type de civilisation et leur degré de développement industriel. Il n'avait certes pas formulé aussi clairement que Marx la «loi» sous-tendant cette succession de périodes historiques, mais il en avait eu l'intuition. Dans cette vision, l'histoire n'était plus «immobile» ou cyclique, elle se présentait comme un «processus». Ses différentes périodes étaient unies les unes aux autres en un grand «enchaînement», où Tasca retrouvait «la loi du développement historique»<sup>36</sup>. Fourier n'en avait pas perçu le caractère «spontané et nécessaire» que Marx devait ensuite mettre en évidence. Mais sa pensée marquait une rupture avec la conception statique de la nature humaine des Lumières et une avancée décisive dans la pensée socialiste, dont Marx et Engels avaient pu se prévaloir dans leur réflexion<sup>37</sup>.

En évoquant cette succession d'époques historiques caractérisées par un mode de production, Fourier avait aussi été l'un des premiers, rappelait Tasca, à discerner le rôle crucial de la structure productive et à fonder son système social sur une modification dans l'ordre de la production, et non plus seulement dans celui de la distribution. Pour Labriola, cette découverte du «cercle vicieux de la production»<sup>38</sup> constituait l'un des principaux mérites du socialiste français. Fourier ne se proposait certes pas d'abolir l'inégalité des richesses ni la propriété; mais, selon Tasca, le principe des sociétés par action dans le cadre de l'association devait aboutir à «[détacher] le propriétaire, même riche, de la possession des moyens de production». Fourier avait compris qu'il fallait d'abord «modifier les systèmes de production et les rapports de propriété, pour

<sup>34</sup> Ivi, p. 234. Souligné dans le texte.

<sup>35</sup> Engels, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, cit., p. 69.

<sup>36</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., pp. 232-235. Souligné dans le texte.

<sup>37</sup> AT, cahier n° 12, p. 81. Pour l'appréciation d'Engels, cf. *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, cit., p. 70. Cf. aussi celle, plus réticente sur ce point, d'Antonio Labriola, dans *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, cit., p. 33.

<sup>38</sup> Labriola, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, cit., p. 33. Souligné dans le texte.

modifier l'homme»<sup>39</sup>; c'était «le début de la sagesse»<sup>40</sup>. En cela, son approche avait un caractère matérialiste, qui contrastait avec l'idéalisme habituellement attaché à l'utopisme. Tasca s'efforçait précisément, à ce moment, de distinguer le matérialisme d'un déterminisme mécaniste, où l'homme serait simplement soumis au cours des choses, et insistait sur l'action réciproque de l'homme et de son milieu: c'était en se rendant maître de son environnement et, ainsi, en s'en émancipant que l'homme accédait à sa pleine humanité. L'approche matérialiste de Fourier conférait donc à sa pensée une «valeur révolutionnaire» et, sur ce point, sa position apparaissait «analogue à celle du matérialisme historique, du communisme critique»<sup>41</sup>.

Le marxisme devait enfin au socialisme français une notion centrale de sa stratégie révolutionnaire: celle de dictature du prolétariat. Tasca établissait à ce sujet un rapport de «parenté» entre Babeuf, Blanqui, Marx et Lénine. Malgré ses limites, la conception babouviste de la «dictature révolutionnaire» constituait «la conséquence la plus *originale* de la nature prolétarienne des revendications des Égaux, du fait que le peuple travailleur est le sujet de leur doctrine sociale»: bien qu'inachevée, cette doctrine avait du moins posé le lien entre révolution prolétarienne et dictature révolutionnaire. Tasca relevait d'importantes similarités «entre ce point du babouvisme et le *Manifeste communiste*»<sup>42</sup>. Babeuf cependant en restait, nous l'avons vu, à la dictature pour le prolétariat. L'idée d'une «dictature du prolétariat» était d'abord apparue chez Blanqui, à qui Marx et Engels l'avaient ensuite reprise. Tasca, qui se plongea en 1931 dans les écrits de Blanqui, crut pouvoir le définir comme «*un démocrate qui veut créer les conditions de la démocratie*»<sup>43</sup>. Cette définition renvoie très exactement à la conception de la dictature du prolétariat développée à la même époque par Tasca lui-même, qui s'efforçait d'en mettre en évidence le caractère essentiellement démocratique, malencontreusement occulté par un vocable inapproprié<sup>44</sup>. Bien que Marx et Engels eussent abandonné après 1875 la «terminologie» blanquiste en ce domaine, ils en avaient conservé l'idée fondamentale, que Tasca résumait par la formule, plus correcte à ses yeux, d'«*hégémonie du prolétariat dans la marche au socialisme*»: cette idée traversait

<sup>39</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., p. 238. Souligné dans le texte.

<sup>40</sup> Ivi, p. 250. A. Tasca écrivait ceci à propos d'Owen.

<sup>41</sup> Ivi, p. 238.

<sup>42</sup> Ivi, p. 118. Souligné dans le texte.

<sup>43</sup> Ivi, p. 286. Souligné dans le texte. Cf. notamment *AT*, cahier n° 12, pp. 19, 31-32.

<sup>44</sup> Cf. *Problemi del movimento operaio*, cit., pp. 160-161 (fin 1927 ou début 1928); A. Rossi [A. Tasca], *Marxisme 1933. I – En manière d'introduction*, cit.; Id., *Marxisme 1933. II – Socialisme, démocratie en extension et en profondeur*, in «*Monde*», 25 mars 1933; Id., *Marxisme 1933. III – Démocratie politique et démocratie sociale*, ivi, 1<sup>er</sup> avril 1933.

«comme un fil rouge, tout le courant de la pensée socialiste, de Babeuf et de Blanqui, à Marx, à Engels et à Lénine»<sup>45</sup>.

*Richesse et originalité du socialisme français.* La postérité de la pensée de Blanqui et des socialistes français dépassait cependant les théories de Marx et Engels; elle recelait une richesse susceptible d'alimenter la réflexion du socialisme contemporain. Tasca portait certes un jugement sévère sur plusieurs socialistes français, et non des moindres. Le saint-simonisme lui-même lui semblait avoir fait fausse route en appréhendant comme un problème purement technique un processus d'émancipation sociale relevant d'abord de la politique<sup>46</sup>. Proudhon et Sorel avaient, quant à eux, «exercé sur le prolétariat une influence déplorable»<sup>47</sup>. De fait, on ne trouve dans les cahiers de Tasca du début des années 1930 presque aucune référence à Proudhon, qu'il ne semble pas avoir étudié de manière approfondie. Enfin, quoique considérant le marxisme comme supérieur à toute autre forme de socialisme, il n'avait aucune indulgence pour le courant qui en France s'en était le plus explicitement réclamé: dépourvu de toute valeur théorique, le guesdisme s'était révélé incapable de créer une école marxiste française originale<sup>48</sup>. Mais d'autres personnalités avaient, par les problèmes qu'elles avaient soulevés et les solutions qu'elles avaient proposées, nourri la réflexion socialiste tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle: Fourier, Blanqui encore et surtout Jaurès se détachent des notes de Tasca du début des années 1930.

Plusieurs aspects de la pensée de Fourier lui inspiraient ce jugement globalement positif sur la tradition socialiste française. Les idées de Fourier sur le rapport entre formes et forces de production lui avaient permis de comprendre les déséquilibres engendrés par le décalage entre l'industrialisation à l'œuvre à son époque et l'état matériel et moral de la société dans laquelle elle se produisait. Tasca semble avoir été marqué par le constat de Fourier: il y a «trop d'industrie pour une civilisation si peu avancée», qui l'avait conduit à formuler une critique de l'industrialisme et une conception du développement de la société fondée sur un rapport qu'il voulait équilibré entre agriculture et industrie, dans laquelle cette dernière n'avait pas le premier rôle: dans l'utopie de Fourier, remarquait Tasca, «ce n'est pas en elle que doit se trouver l'axe du nouveau système économique et social»<sup>49</sup>. Sur ce point, la pensée de Fourier contrastait fortement avec celle de Saint-Simon<sup>50</sup>; nous ajoutons qu'elle était aussi singulièrement éloignée du marxisme. Pour Tasca, qui s'était opposé peu

<sup>45</sup> Id., *Blanqui, homme d'Etat*, in «Monde», 10 janvier 1931.

<sup>46</sup> Id., *Le Technicien au carrefour. Georges Valois, le dernier des utopistes*, ivi, 4 juillet 1931.

<sup>47</sup> Id., *Jaurès, théoricien*, ivi, 28 mai 1932.

<sup>48</sup> *AT*, cahier n° 22, p. 275. Cf. aussi A. Rossi [A. Tasca], *Jaurès, théoricien*, cit.

<sup>49</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., p. 237.

<sup>50</sup> Ivi, p. 240. Cf. aussi Morilhat, *Charles Fourier*, cit., p. 59-60; Halévy, *Histoire du socialisme européen*, cit., p. 88. Rappelons la signification du terme industrie chez Saint-Simon,

avant à une industrialisation qu'il jugeait trop brutale de la Russie et avait prôné un développement plus équilibré de l'agriculture et de l'industrie dans ce pays, elle présentait probablement un intérêt particulier, en faisant écho à ses propres convictions.

Blanqui, quant à lui, occupait «une place considérable dans l'histoire de la pensée socialiste, et son apport [méritait] d'être mieux apprécié» qu'il l'avait été, estimait Tasca en ouverture d'un article qu'il lui consacra. Il mettait de côté l'image de l'Enfermé et du révolutionnaire habituellement attachée à la figure de Blanqui, pour s'intéresser à ses idées: car «le penseur [était] chez Blanqui plus intéressant et plus remarquable que l'homme d'action». Tasca admirait la façon dont le système de Blanqui, fait d'idées peu nombreuses mais fortement senties, avait pu inspirer avec constance son action révolutionnaire, à partir de cette simple injonction vers laquelle convergeaient toutes ses convictions: prendre le pouvoir, quoi qu'il en soit. C'était donc la volonté révolutionnaire qui, à ses yeux, ressortait avec le plus d'éclat de la pensée de Blanqui. La directive blanquiste lui semblait tout aussi actuelle en ce début des années 1930 qu'elle l'avait été du temps de Blanqui: les circonstances, objectivement mûres pour le socialisme, exigeaient en effet de la classe ouvrière une volonté subjective d'assumer le pouvoir, que Tasca espérait alors créer, en même temps qu'il pensait l'exprimer, à l'aide de la formule du «socialisme à l'ordre du jour». On voit ici ses réflexions théoriques rejoindre ses préoccupations pratiques. Il observait du reste chez Blanqui la convergence de ces deux aspects. Blanqui l'impressionnait surtout par la vigueur de son «esprit réaliste» et sa «clairvoyance» sans égale, qui révélaient «en lui l'étoffe d'un vrai homme d'État»<sup>51</sup>. Cette appréciation ne peut être prise à la légère; le choix de Tasca de souligner cette qualité en titre d'un article qu'il consacra à Blanqui<sup>52</sup> atteste son importance. Songeons qu'à la même époque il commença à insister, en cohérence avec la formule du «socialisme à l'ordre du jour», sur la nécessité pour la classe ouvrière d'acquérir «une conscience de classe dirigeante» et d'élaborer un programme de gouvernement intégrant les exigences de la doctrine socialiste et celles de la réalité. Les figures du passé pouvaient servir de modèles en ce domaine. Or, dans l'histoire du socialisme français, aux côtés de Babeuf et de Blanqui, un seul autre grand chef avait réuni selon Tasca les qualités d'un véritable «homme d'État»: Jean Jaurès.

Jaurès fut l'un des socialistes français auquel Tasca accorda le plus d'attention pendant la première moitié des années 1930. Mais les écrits qu'il lui consacra témoignent d'une attitude ambiguë à son égard, où se mêlent admiration et

comme «ensemble des activités productives», différent du sens moderne donné à ce mot (Picon, *Les Saint-simoniens*, cit., p. 42).

<sup>51</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., p. 289.

<sup>52</sup> A. Rossi [A. Tasca], *Blanqui, homme d'Etat*, cit.

réserve. Tasca découvrit certainement toute la «richesse théorique» de sa pensée en prenant connaissance des premiers volumes des *Œuvres* de Jaurès publiés au début des années 1930 par Max Bonnafous. La «fausse idolâtrie»<sup>53</sup> dont trop de socialistes français entouraient la figure de Jaurès le mettait pourtant hors de lui: comme toute autre, la pensée de Jaurès devait être l'objet d'une analyse critique, pour séparer les idées stimulantes de celles qu'il convenait d'écarter. Du reste, si Tasca éprouva pour elle un grand attrait, il n'en restait pas moins fidèle à la pensée marxiste, qui demeurait sa première source d'inspiration et faisait apparaître à ses yeux certaines déficiences de la réflexion moins systématique et rigoureuse de Jaurès. Celle-ci n'eut donc pas sur lui une influence immédiate; cette influence ne se ferait sentir qu'au terme d'une réflexion souterraine de plusieurs années, amorcée par ces premières lectures.

Tasca fut cependant d'emblée intéressé par la tentative de Jaurès de définir une politique extérieure socialiste. Elle était pour lui ce qui, de l'œuvre de Jaurès, demeurait le plus actuel: il intitula significativement *Jean Jaurès, aujourd'hui* un article consacré presque entièrement à ce sujet. La politique extérieure de Jaurès se distinguait selon Tasca par sa remarquable cohérence: politiques extérieure et intérieure obéissaient chez lui aux mêmes principes fondamentaux. L'idée centrale de la «nation armée», à la fois garante de la démocratie socialiste à l'intérieur et «armée du socialisme agissant sur le plan international, par la suggestion de son exemple et par l'audace de ses initiatives», l'illustrait bien: Tasca y trouvait la «plus haute expression» du «génie de Jaurès et [de] sa passion constructive». La conscience des intérêts du prolétariat avait inspiré à Jaurès un raisonnement pacifiste, auquel Tasca souscrivait également volontiers. Jaurès partait de la conviction que «la paix [était] pour le mouvement ouvrier plus utile, plus avantageuse que la guerre», car elle permettait «la concentration des efforts de la classe ouvrière vers la conquête et l'organisation du pouvoir politique». Par conséquent, «il ne [fallait] pas miser sur la guerre» pour installer le socialisme, mais «gagner du temps»<sup>54</sup> pour éviter la guerre, grâce à l'action parlementaire au niveau national et au développement du mouvement socialiste international. Jaurès s'était trompé pourtant, en croyant que le monde marchait vers une ère de paix, qu'il s'agissait d'atteindre en évitant l'accident d'une guerre. Mais les principes l'ayant guidé furent pour Tasca une source d'inspiration lorsqu'en 1934 il commença à s'occuper de politique internationale pour le quotidien de la Sfiio, «Le Populaire», et s'efforça de définir la position des socialistes face à des événements internationaux de plus en plus pressants.

<sup>53</sup> Id., *Jaurès, théoricien*, cit. Les *Œuvres de Jean Jaurès*, textes rassemblés, présentés et annotés par M. Bonnafous, Paris, Rieder, furent publiées entre 1931 et 1939.

<sup>54</sup> A. Rossi [A. Tasca], *Jean Jaurès, aujourd'hui*, in «Monde», 1<sup>er</sup> août 1931. Souligné dans le texte.

Jaurès avait également eu le mérite de prendre en considération le problème national et «apporté une contribution profondément originale à l'examen des rapports entre nation et internationale»<sup>55</sup>. Il avait même su, sur ce point, «dépasser certaines formules du marxisme»<sup>56</sup>. Tandis que, voyant dans le mouvement socialiste allemand l'avant-garde du prolétariat international, Engels avait pris parti pour l'Allemagne en cas de guerre, Jaurès avait, plus justement, mis l'accent sur les spécificités des mouvements socialistes nationaux et soutenu la nécessité de sauvegarder l'indépendance de chaque pays. Mais Jaurès commettait, comme Engels, l'erreur de croire son pays investi d'une mission spécifique dans la marche vers le socialisme. Cependant, alors qu'Engels s'était fondé sur un examen de la réalité, qui, à tort ou à raison, avait fait apparaître le mouvement socialiste allemand comme le plus puissant, Jaurès songeait, de manière plus erronée encore, à une mission de la France révolutionnaire «qui lui serait propre par l'investiture de son histoire et de son caractère national». Ce que Tasca appelait la «théorie des nations»<sup>57</sup> de Jaurès reposait sur des pré-supposés «métaphysiques» inacceptables. Jaurès envisageait les nations comme des «unités organiques», qui, selon Tasca, n'avaient aucune réalité, et attribuait à un chimérique «génie national» la communauté de caractères se retrouvant chez un même peuple, qui tenait en réalité à des conditions matérielles communes. Ces idées avaient conduit Jaurès à envisager une organisation socialiste internationale qui divergeait radicalement de celle à laquelle songeait Tasca: alors que pour Jaurès, l'organisation internationale devrait laisser s'exprimer librement le «génie» de chaque peuple, pour Tasca, les «génies nationaux» devaient se soumettre aux exigences de la division internationale du travail, établie en fonction de la réalité économique de chaque pays, et disparaître dans une organisation de l'économie mondiale, au service d'un but commun à l'ensemble de l'humanité<sup>58</sup>. La réflexion de Jaurès sur la nation éveillait donc chez Tasca des critiques radicales; les longs commentaires dont il l'accompagna disent cependant l'intérêt qu'il lui porta: inacceptable en tant que telle, elle n'en était pas moins stimulante.

Elle contenait en outre une dimension intuitive, qui constituait aux yeux de Tasca l'un des aspects les plus séduisants de la personnalité de Jaurès: il le comparait à un «magicien qui essaie de capter toutes les forces qui peuvent assurer la fusion, mettre en branle la nouvelle société». Dans les «impulsions irréflechies», les «instincts troubles» de la «foule», il savait discerner des «éléments vitaux» que le mouvement socialiste devait «capter» en sa faveur, pour

<sup>55</sup> A. Tasca, *Serietà proletaria e fiera piccolo-borghese*, in «Nuovo Avanti», 2 febbraio 1935.

<sup>56</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., p. 365. Souligné dans le texte.

<sup>57</sup> Ivi, pp. 360-361. L'idée d'une mission propre à la France dans l'avènement du socialisme se retrouve dans la plupart des tendances du socialisme français à l'époque de Jaurès (M. Winock, *Le Socialisme en France et en Europe. XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1992, pp. 367-369).

<sup>58</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., pp. 364-366.

éviter qu'ils le soient à des fins antisocialistes. Le magicien cependant semblait parfois se prendre à sa propre illusion, se laisser entraîner par les forces qu'il pensait «dompter», au lieu de les diriger vers son propre but: or, s'il fallait les amener au socialisme, il fallait aussi veiller à ne pas «leur subordonner l'essentiel de l'action et des valeurs socialistes». La conscience de la nécessité de «porter au socialisme» le «potentiel de vie collectif» présent dans tout peuple avait néanmoins fait comprendre à Jaurès que le socialisme devait se montrer «efficient» pour attirer les «foules» sans «s'en laisser déborder». Tasca émettait même l'hypothèse que «le caractère fondamental de la conception de Jaurès, sa tendance spécifique [fussent] ceux d'un *socialisme conçu comme efficience*»: le socialisme devait faire la preuve de sa capacité de résoudre «*tous les problèmes de la destinée de l'homme*»<sup>59</sup>.

C'est aussi pourquoi le socialisme réformiste de Jaurès put paraître à Tasca si stimulant. Certes, il lui reprochait de ne pas tant se proposer de «briser» le capitalisme que d'y appliquer de beaux principes, qui en dissimuleraient les traits les plus âpres sans en changer la nature<sup>60</sup>. Mais il hésitait à le qualifier purement et simplement de réformiste. Le réformisme de Jaurès lui semblait bien éloigné du réformisme «banal»: qu'y avait-il de commun entre l'internationalisme de Jaurès et le chauvinisme des réformistes classiques, entre son «courage intellectuel et [son] esprit d'initiative» et leur inclination à la routine et à l'accommodement ? Son réformisme, «mélange peut-être unique en son genre de réalisme et d'idéalisme»<sup>61</sup>, était tout entier tendu vers le but final du socialisme, que les réformistes avaient perdu de vue; il était animé par la «passion socialiste», qui avait «donné à sa pensée comme à sa vie une unité profonde»<sup>62</sup>. Tasca en fut séduit. Tandis que lui-même soulignait le rôle des réformes dans le processus révolutionnaire et déclarait obsolète l'opposition traditionnelle entre réforme et révolution<sup>63</sup>, la démarche réformiste de Jaurès, qu'il jugeait exigeante et conséquente, lui parut n'être pas moins méritoire que l'approche révolutionnaire:

Ce réformisme n'est pas le refoulement d'une volonté de combat, ni renonciation à atteindre les buts finaux du socialisme. *Sa tension n'est pas moins élevée que celle de n'importe quel système révolutionnaire*. Il exige autant d'abnégation et de dévouement [...]. C'est un gradualisme, mais unifié par un plan, soutenu par une conception

<sup>59</sup> Ivi, pp. 366-370. Souligné dans le texte.

<sup>60</sup> Ivi, p. 356.

<sup>61</sup> Ivi, p. 440.

<sup>62</sup> A. Rossi [A. Tasca], *Jean Jaurès, aujourd'hui*, cit.

<sup>63</sup> Cf. notamment A. Tasca à H. Barbusse, Paris, 6 mars 1932, in *Problemi del movimento operaio*, cit., p. 509; A. Tasca à E. Berl, Paris, 12 décembre 1930, in *AT, Corrispondenza*, fasc. 34.



d'ensemble, tendu par un ressort qui ne se déchargera pas avant que la victoire complète ne soit obtenue<sup>64</sup>.

Jaurès était convaincu que le monde marchait vers le socialisme et la paix. Pour Tasca, cet optimisme faisait la force de sa pensée autant que sa faiblesse. Il lui masquait parfois la réalité: ainsi, tout à son rêve pacifiste, il n'avait pas vu les germes de guerre dont le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle était porteur. Il avait trop souvent sacrifié «à la mystique de l'évolution»<sup>65</sup>, qui lui avait donné l'illusion que le monde entrerait sans secousses ni violence dans le règne de la justice et de la paix. Sa conception évolutionniste de l'histoire ne se fondait pas sur un examen de la réalité, elle tenait à un «point de départ métaphysique»<sup>66</sup>, qui trop souvent faussait son analyse. Il concevait la guerre comme un accident malencontreux venant «fausser un processus naturel, qui porterait l'élan de la production du capitalisme au socialisme»; il n'avait pas vu que la quête constante de nouveaux marchés ne pouvait que mettre en conflit les grandes puissances, ni que la guerre était consubstantielle au capitalisme. Obnubilé par «la *logique abstraite* des contradictions intérieures du capitalisme», il n'avait rien vu de leur «*logique réelle*»<sup>67</sup>.

C'est que Jaurès était au fond un idéaliste. Son «idéalisme militant», énergique et volontariste, n'était pas pour déplaire à Tasca, sensible à la faculté de Jaurès de mettre une «*action organisée et méthodique [...] au service d'un grand idéal*. [...] Non seulement cette action tend à l'idéal, mais elle s'en sert, l'utilise comme une force»<sup>68</sup>. Mais l'idéalisme occupait une place trop exclusive chez Jaurès. Il l'amenait à surestimer le rôle des idées et à négliger le poids des faits, surtout économiques. Sur ce point, Tasca se sentait en complet désaccord avec le socialiste français: seule leur adhésion à la réalité permettait aux idées de jouer un rôle dans l'histoire. Ce n'était pas la moindre de ses objections: elle touche au fondement de son appréhension de la réalité et explique en partie sa réticence à se laisser subjugué par une œuvre qui pourtant le fascinait. Il reprochait à Jaurès son «insuffisante connaissance de Marx», en particulier de la philosophie marxiste. Jaurès avait appelé de ses vœux une synthèse du «matérialisme» du socialisme allemand et de l'«idéalisme» du socialisme français», sans voir qu'elle était réalisée dans le marxisme:

Dans l'«humanisme» marxiste il y a [...] synthèse de l'individuel et du social, des lois économiques et des forces idéales, de l'objectif et du subjectif. Tout effort de réaliser cette synthèse en-dehors du marxisme, en-dehors d'une élaboration critique de ses

<sup>64</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., p. 438. Souligné dans le texte.

<sup>65</sup> A. Rossi [A. Tasca], *Jean Jaurès, aujourd'hui*, cit. Souligné dans le texte.

<sup>66</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., p. 364.

<sup>67</sup> Ivi, pp. 375-376. Souligné dans le texte.

<sup>68</sup> Ivi, p. 444. Souligné dans le texte.

données fondamentales et de sa méthode, nous conduit dans une impasse et ouvre la porte aux influences réactionnaires sur la pensée prolétarienne<sup>69</sup>.

*Socialisme allemand et socialisme français: science et utopie, matérialisme et idéalisme.* Angelo Tasca ne retenait donc pas l'opposition établie par Jaurès entre marxisme et socialisme français: le marxisme lui paraissait offrir une synthèse satisfaisante du matérialisme et de l'idéalisme. Une conception simplement idéaliste du changement social, ne misant que sur la transformation intérieure de chacun, était réactionnaire. Seule la conception matérialiste, se proposant de changer l'homme en modifiant son environnement, menait à la révolution sociale. Mais le volontarisme qu'elle supposait tenait de l'idéalisme. Celui-ci devenait révolutionnaire dès lors qu'il concourait «à armer d'une plus ferme volonté et d'une plus ferme décision le bras qui détruit les anciens liens sociaux»<sup>70</sup>.

Ce raisonnement contribue à expliquer le jugement positif porté par Tasca sur le socialisme utopique français. Nous avons vu qu'il avait tenté de démontrer que ces systèmes utopiques n'étaient pas le fait de l'imagination débridée de quelques rêveurs. Leur nature utopique tenait moins à la matière dont ils s'étaient nourris qu'au «caractère antiscientifique» des raisonnements dont ils étaient nés. Les «pièces» les composant étaient bien tirées de la réalité, mais elles se joignaient mal entre elles et l'ensemble souffrait d'un défaut de cohérence interne: ils étaient minés par une «*erreur logique, toute utopie [était] un mauvais syllogisme, une démonstration insuffisante et ratée*». Mais, poursuivait Tasca, on pouvait concevoir une représentation où ne se rencontrerait pas une telle erreur, où tout se tiendrait. Cédant à une vue quelque peu scientifique, il comparait la conception d'une organisation sociale à l'invention d'une machine: «l'une et l'autre sont vraies, réelles, dès que je peux les penser sans contradictions intérieures». Une représentation si rationnelle et cohérente de la société future devenait alors «*légitime*», parce qu'elle avait «*la valeur d'une démonstration scientifique*». Elle ne pouvait cependant se former que si toutes les conditions étaient déjà réunies pour sa réalisation, si elle adhérait intimement à la réalité: il existait un «*rapport étroit entre la possibilité intellectuelle de cette représentation et la possibilité ou la nécessité matérielle de sa réalisation pratique*». Le degré de cohérence de l'utopie reflétait simplement le degré de maturité des rapports sociaux. Dans une époque historique où le socialisme était mis, par la force des choses, «à l'ordre du jour», comme Tasca le pensait en ce début des années 1930, «une "utopie" qui représenterait une société de transition» vers le socialisme n'était pas seulement légitime, elle pouvait «*se [confondre] avec le programme d'action de la classe ouvrière, de même que le programme d'action*

<sup>69</sup> A. Rossi [A. Tasca], *Jaurès, théoricien*, cit.

<sup>70</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., pp. 251-252.

[devenait] le programme d'un gouvernement socialiste au pouvoir au moins dans un certain nombre de pays<sup>71</sup>.

Car si l'utopie était le produit des rapports sociaux, elle pouvait aussi être l'instrument de leur transformation. À côté, et en raison même, de son caractère scientifique, elle pouvait acquérir un pouvoir «mythique», ce mot étant entendu dans un sens proche de celui qui lui fut donné par Georges Sorel. Angelo Tasca n'accorda jamais dans ses notes une grande place à ce penseur; à partir des années 1930, il se montra même très sévère à son encontre<sup>72</sup>. Le «mythe» sorélien semble cependant avoir profondément marqué sa pensée. On en retrouve la trace tout au long de sa vie, explicitement ou implicitement. En 1914-1915, puis en 1921, il perçut la guerre comme un «mythe négatif»<sup>73</sup>, susceptible de soulever la classe ouvrière contre la société qu'elle rejetait. Dix ans plus tard, reprenant explicitement le fil de cette réflexion, il espérait que la construction du socialisme en Russie pourrait fournir au prolétariat occidental le «mythe», «au sens sorélien du terme», susceptible de lui donner la force de renverser l'ordre capitaliste<sup>74</sup>. En 1934-1935, le planisme l'intéressa moins pour le contenu du plan belge, qu'il n'approuvait qu'en partie, que comme moyen d'entraînement des masses dans la lutte anticapitaliste. Semblablement, il insistait sur la nécessité pour les socialistes d'élaborer un programme de gouvernement «comme si» ils se trouvaient au pouvoir, avec la conviction que cet effort de réflexion pouvait contribuer à créer un mouvement révolutionnaire, auquel il apporterait à la fois un but et un moyen. Ce programme vaudrait autant pour les mesures qu'il proposait que pour sa faculté de faire naître dans les masses la volonté d'accomplir un profond changement social:

Pour créer le mouvement, il faut penser nos problèmes *comme si* le mouvement existait. Il ne s'agit pas d'une abstraction, mais d'une anticipation dialectique, par laquelle la chose pensée devient un motif d'action, est pensée pour l'action qu'elle prépare et qu'elle devance<sup>75</sup>.

En ce sens, l'utopie aussi pouvait devenir un mythe. Sorel cependant distinguait explicitement mythe et utopie. Les mythes étaient pour lui des «systèmes d'images» si puissamment suggestifs qu'ils devenaient des «forces historiques» capables de transformer l'ordre social. Ce concept rompait avec une vision

<sup>71</sup> Ivi, pp. 421-422. Souligné dans le texte.

<sup>72</sup> A. Rossi [A. Tasca], *Jaurès, théoricien*, cit.

<sup>73</sup> Cf. a.t. [A. Tasca], *Il mito della guerra*, in «Il grido del popolo», 24 ottobre 1914, in Riosa, *Angelo Tasca socialista*, cit., pp. 132-137; A. Tasca, *Le ragioni del nostro atteggiamento*, in «Falce e martello», 19 febbraio 1921.

<sup>74</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., pp. 155-157.

<sup>75</sup> A. Tasca au centre socialiste intérieur, [s.l.], 15 février 1935, in S. Merli, a cura di, *Documenti inediti dell'Archivio Angelo Tasca. La rinascita del socialismo italiano e la lotta contro il fascismo dal 1934 al 1939*, Milano, Feltrinelli, 1963, p. 119. Souligné dans le texte.

purement matérialiste, en accordant la priorité à la volonté et aux représentations surgies de la pensée. Mais celles-ci n'étaient pas à attendre d'un effort de réflexion, elles naissaient spontanément dans les masses. Leur charge émotionnelle permettait de couper court à toute réfutation: elles s'imposaient en bloc. Les utopies étaient au contraire des constructions artificielles bâties par des théoriciens soucieux de mesurer à leur aune les progrès de la société contemporaine; elles étaient «le produit d'un travail intellectuel»<sup>76</sup>. Elles prêtaient à discussion et inclinaient au réformisme. Le mythe, en revanche, était un instrument du combat révolutionnaire. Tasca semble avoir retenu de Sorel le noyau du concept de mythe: l'idée d'une projection mentale capable de susciter la volonté et l'effort nécessaires pour la faire advenir. Mais il en faisait un usage très libre, altérant le concept de Sorel. Le mythe avait séduit Tasca par le volontarisme qu'il renfermait, qui n'était pas nécessairement présent dans l'utopie; l'utopie l'intéressait par la possibilité qu'elle offrait, à la différence du mythe, de décrire la société future. Il prétendait donc unir deux principes que Sorel opposait. En soulignant le caractère implicitement «mythique»<sup>77</sup> de l'utopie, il s'efforçait d'en affirmer le potentiel révolutionnaire.

Ces réflexions, hésitant entre rationalisme et volontarisme, entre science et mythe, témoignent de l'effort de dégager un plan d'action révolutionnaire, où confluaient une réalité où tout concourait à faire craquer l'ordre social, et les éléments idéaux capables d'éveiller la conscience révolutionnaire du prolétariat. Tasca tentait ainsi une synthèse quelque peu maladroite du matérialisme scientifique marxiste et de la dimension la plus idéaliste du socialisme français: Marx n'avait énoncé que quelques principes pour la société future, sa force résidait surtout dans la critique du présent; les utopistes s'étaient efforcés de prévoir l'organisation de l'avenir, leur force était dans cette faculté de projection.

*Une source d'inspiration pour un socialisme renouvelé.* Angelo Tasca souhaitait que le socialisme français contribuât «avec toute la richesse de ses doctrines et de ses expériences» à la «synthèse unitaire»<sup>78</sup> d'où devait sortir un socialisme renouvelé. Dès le début de la décennie 1930, il avait salué Jaurès pour n'avoir pas manifesté à l'égard du socialisme allemand la «béate admiration» trop fréquente dans la II<sup>e</sup> Internationale et n'avoir pas renoncé à mettre en évidence «l'apport du socialisme français, les répercussions décisives de 48 sur le socialisme allemand, la valeur de la tradition révolutionnaire française, que Marx et Engels avaient méconnus»<sup>79</sup>.

<sup>76</sup> G. Sorel, *Réflexions sur la violence*, Paris, Seuil, 1990, pp. 21 et 30.

<sup>77</sup> A. Tasca n'employait pas ce mot cependant.

<sup>78</sup> *AT*, cahier n° 30, p. 143.

<sup>79</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., pp. 372-373.

Dans la seconde moitié des années 1930, il poussa plus loin la distinction entre socialismes français et allemand. Pour la première fois, à la fin de l'été 1936, il déplora que la tradition socialiste allemande se fût imposée au sein du mouvement ouvrier et que la tradition française eût été pratiquement étouffée après la défaite de la Commune de Paris en 1871. Cette idée imprégna son approche du socialisme français à partir de la seconde moitié des années 1930. En 1935-1936, Tasca s'engagea également dans une réflexion qui le porta à revoir ses conclusions sur le marxisme et le socialisme: en l'espace d'une décennie, ses positions sur plusieurs questions doctrinales fondamentales se renversèrent. La décennie avançant, son discours sur le marxisme se fit de plus en plus critique; en 1940, il arriva à la conclusion que le marxisme ne pouvait plus servir de guide dans le monde contemporain. Il ne croyait plus même utile de «réviser» cette pensée qu'il jugeait «terriblement» datée<sup>80</sup>. Son approche du socialisme français en fut fortement influencée.

Depuis plusieurs années, il insistait sur la nécessité de «tenir compte non seulement de *toute* la pensée marxiste, embrassée dans son ensemble et dans son évolution historique, mais de *toute* le pensée socialiste, telle qu'elle s'est élaborée dans ses différents courants»<sup>81</sup>. Plus qu'à tout autre, il pensait de toute évidence au socialisme français. Avec Babeuf, Blanqui et même Proudhon, qui avaient formulé «la critique définitive de la démocratie formelle» et permis une avancée décisive dans le processus d'émancipation sociale, Saint-Simon et Charles Fourier avaient «fourni une telle moisson d'idées et d'anticipations géniales que la pensée socialiste en [avait] vécu, sans l'épuiser, pendant un siècle»<sup>82</sup>: Marx lui-même y avait abondamment puisé, quand il ne les avait pas simplement pillées<sup>83</sup>. Jaurès quant à lui avait «abordé et posé tous les problèmes»<sup>84</sup> essentiels du socialisme. Il est révélateur que Tasca ait trouvé chez ce dernier, et non chez Marx, les principes qui l'aiderent à fixer sa position dans les discussions sur la guerre à la fin des années 1930. «Ici comme ailleurs Jaurès nous a montré la voie», affirmait-il. Sa position en cette matière, d'«une netteté extrême, [... d']une cohérence profonde», était pour le présent un guide plus sûr que la position ambiguë de Marx. Il ne faisait en effet aucun doute pour Tasca que la guerre ne pouvait être considérée par les socialistes, comme elle avait parfois tendu à l'être par Marx, comme un moyen de faire triompher leur cause. Pour autant, Jaurès n'avait pas fait de la paix une «valeur suprême», il admettait qu'il pût se révéler nécessaire de défendre, y compris par la lutte armée, les

<sup>80</sup> AT, cahier n° 37, p. 206.

<sup>81</sup> A. Tasca à P. Nenni, Paris, 1<sup>er</sup> février 1938, in Merli, a cura di, *La rinascita del socialismo italiano*, cit., p. 263. Souligné dans le texte.

<sup>82</sup> AT, cahier n° 30, pp. 140-141.

<sup>83</sup> *La doctrine marxiste*, juin-juillet 1942, p. 9, in AT, *Documenti, Italia, Opere varie*, fasc. 49; *Le marxisme et la révolution nationale*, 22 juillet 1942, p. 12, *ibidem*.

<sup>84</sup> AT, cahier n° 30, p. 141.

conditions «indispensables au progrès social: l'indépendance nationale et les libertés démocratiques»<sup>85</sup>. Ce pacifisme, que Tasca jugeait à la fois réaliste et ferme sur les principes, supplanta ainsi dans son esprit la position marxienne. Son approche du socialisme français connut donc à partir de la seconde moitié des années 1930 une évolution sensible: il lui apparut d'abord comme une source d'inspiration possible, à l'égal des écrits de Marx, puis de plus en plus comme une conception du socialisme fondamentalement opposée au marxisme, vers laquelle il convenait de se tourner de préférence à celui-ci. Il y trouvait des idées qu'il sentait en consonance avec les siennes, en particulier le refus d'une conception étatiste et la défense d'une approche universaliste du socialisme, devenus essentiels pour lui dans la seconde moitié de la décennie. Le refus d'un socialisme fondé sur l'étatisme, que selon Tasca le socialisme français partageait avec le travaillisme, constituait pour lui l'axe premier de tout renouvellement du socialisme<sup>86</sup>. Depuis sa jeunesse, Tasca ne s'était pas départi de sa méfiance à l'égard de l'État. La société socialiste se préparait au sein des organisations de base du mouvement ouvrier et requerrait, le moment venu, le «déploiement d'un effort créateur presque illimité, exigeant le concours de toutes les forces populaires»<sup>87</sup>, qui ne pourraient advenir que dans un environnement démocratique. Aussi faudrait-il, pour laisser s'épanouir la créativité indispensable à l'édification du socialisme, ménager au sein de l'économie socialiste des espaces échappant à l'emprise de l'État. Le mouvement socialiste devait concevoir une organisation étatique tout à la fois dépouillée de son caractère bureaucratique, limitée à ses missions essentielles et capable d'orienter le changement social, économique et politique. Ces idées devinrent centrales dans la pensée de Tasca et formèrent le socle du concept d'«État fort» qu'il formula à la fin des années 1930 et qui fut un aspect essentiel de sa réflexion pendant l'Occupation. Il devait s'agir d'un État allégé dans ses fonctions, mais investi d'une ferme autorité et chargé de donner l'impulsion au système économique, tout en s'appuyant sur les initiatives des organisations de base. L'État ne devait que très peu intervenir directement; il serait même d'autant plus fort qu'il s'effacerait davantage.

Selon Tasca, la volonté de réduire le rôle de l'État était «commune à tous les socialistes», de Saint-Simon («l'administration des choses») à Marx<sup>88</sup>. La tradi-

<sup>85</sup> A. Leroux [A. Tasca], *Socialisme et pacifisme*, in «Agir», 15 avril 1939. Cf. aussi A. Riosa, *Angelo Tasca e la tradizione culturale della sinistra francese sul problema della nazione*, in E. Decleva, P. Milza, a cura di, *Italia e Francia. I nazionalismi a confronto*, Milano, Franco Angeli, 1993, pp. 162-164.

<sup>86</sup> D. Peschanski, a cura di, *Vichy 1940-1944. Quaderni e documenti inediti di Angelo Tasca. Archivi di guerre d'Angelo Tasca*, Milano-Parigi, Feltrinelli-Éditions du Cnrs, 1986 (Annali della Fondazione G. Feltrinelli), p. 126.

<sup>87</sup> A. Rossi [A. Tasca], *Dictature prolétarienne et démocratie*, cit.

<sup>88</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., p. 624.

tion socialiste française en particulier avait toujours manifesté une «tendance hostile à la conception qu'on pourrait appeler "parasitaire" du progrès social»<sup>89</sup>, en d'autres termes, à l'État-providence. Tasca avait aussi très tôt relevé dans les écrits de Jaurès la conscience de l'existence d'«un problème d'équilibre dynamique entre la centralisation nécessaire et l'épanouissement des forces économiques locales», à ses yeux on ne peut plus actuelle<sup>90</sup>.

Il n'apparaît pas cependant qu'en ce domaine Tasca ait été influencé directement par la pensée de Proudhon, dont sa conception de l'État semble pourtant, en plusieurs points (en particulier pour l'insistance sur le rôle d'impulsion et non d'exécution dévolu à l'État et sur le caractère créateur des initiatives individuelles), singulièrement proche. Il évoquait peu ce penseur dans les documents consultés par nous pour les années 1930 et 1940. Nous avons dit la méfiance qu'il lui inspirait. S'il l'intéressa, ce fut vraisemblablement plus pour ses remarques sur la formation de la conscience de la classe ouvrière (*De la capacité politique des classes ouvrières*)<sup>91</sup> qu'à proprement parler pour ses idées sur l'État. On peut toutefois émettre l'hypothèse que l'influence de Proudhon ait pu s'exercer indirectement, par l'intermédiaire de personnalités ayant professé pour lui un grand intérêt et dont Tasca fut proche dans les années 1930-1940. En particulier, le «socialiste libertaire»<sup>92</sup> Andrea Caffi et les jeunes intellectuels de son entourage, Nicola Chiaromonte et Mario Levi, pour qui Proudhon fut une source d'inspiration importante<sup>93</sup>, figurèrent parmi les interlocuteurs les plus appréciés de Tasca peu avant la guerre. Ils nouèrent une collaboration amicale, qui donna lieu à des échanges féconds: ce fut notamment à l'occasion d'une conversation avec Chiaromonte que Tasca formula en 1936 sa première critique d'ensemble du marxisme<sup>94</sup>. Mais l'absence dans la documentation consultée d'une trace explicite d'une transmission, par leur intermédiaire, de la pensée de Proudhon ne nous permet pas de proposer ici plus qu'une hypothèse. Un ascendant, entre 1940 et 1942, du proudhonien Henri Moysset paraît plus douteux. Un temps ministre d'État sans portefeuille du gouvernement de Vichy avant le retour de Pierre Laval au pouvoir en avril 1942, il était, comme philosophe et historien, bon connaisseur de la pensée de Proudhon, dont il

<sup>89</sup> *Tendances et problèmes du syndicalisme*, [7 juillet 1943], p. 6, in *AT, Documenti, Italia, Opere varie*, fasc. 56.

<sup>90</sup> A. Rossi [A. Tasca], *Jaurès, théoricien*, cit.

<sup>91</sup> Cf. *Problemi del movimento operaio*, cit., p. 599.

<sup>92</sup> G. Landi, a cura di, *Andrea Caffi, un socialista libertario*. Atti del convegno di Bologna, 7 novembre 1993, Pisa, Biblioteca Franco Serantini, 1996, pp. 7-8.

<sup>93</sup> Cf. notamment S. Merli, *Andrea Caffi e la tradizione proudhoniana nel socialismo italiano*, in «Rivista storica dell'anarchismo», gennaio-giugno 1994, pp. 97-125.

<sup>94</sup> Ces notes sont reproduites dans *Problemi del movimento operaio*, cit., pp. 581-591.



avait dirigé l'édition des œuvres complètes<sup>95</sup>. Angelo Tasca l'avait rencontré en 1938 à l'occasion de la publication de *Naissance du fascisme*, puis retrouvé durant l'été 1940 à Vichy. Il se sentait avec lui des affinités sur plus d'un point – leur approche de la collaboration, le souci de la formation de l'élite future et un désir de renouveau intellectuel et moral – et travailla souvent avec lui. Pour autant, le proudhonisme du ministre vichyste marqua-t-il l'évolution intellectuelle de Tasca ? Cet aspect ne ressort pas des témoignages de ce dernier. Il ne reconnaissait pas, du reste, Proudhon comme l'une des sources de son antiétatisme. La matrice doit donc en être recherchée ailleurs.

Tasca préférait évoquer le syndicalisme révolutionnaire français d'avant 1914. Il le rattachait bien sûr au courant proudhonien si longtemps présent dans le socialisme français<sup>96</sup>. Mais le syndicalisme révolutionnaire était manifestement pour lui bien autre chose qu'une simple continuation du proudhonisme. Sans «équivalent dans aucun autre pays»<sup>97</sup>, il présentait une réelle originalité. Par cela seul, il méritait qu'on s'y intéressât : il était l'un des chemins par lesquels on pouvait appréhender la spécificité du socialisme français. Jusqu'à la fin des années 1930, Tasca n'y fit que de brèves allusions admiratives ; ce ne fut qu'en 1942-1943, dans des conférences prononcées à l'École des cadres civiques du Mayet-de-Montagne, qu'il en fit de plus fréquentes et longues mentions<sup>98</sup>. Il y exposa ce qui, selon lui, représentait l'apport le plus fécond du syndicalisme révolutionnaire : son refus de se reposer sur l'État, face auquel il avait fait le pari audacieux de l'autonomie ouvrière, et sa fidélité, à la lettre, à l'idée que «l'émancipation des travailleurs serait l'œuvre des travailleurs eux-mêmes». Le syndicalisme français avait compris combien il importait qu'il y eût de la

<sup>95</sup> Sur H. Moysset, cf. P. Amaury, *Les deux premières expériences d'un «Ministère de l'Information» en France*, Paris, Lgdj, 1969, pp. 171-175 ; D. Peschanski, *Le Régime de Vichy a existé. Gouvernants et gouvernés dans la France de Vichy : juillet 1940-avril 1942*, in Id., éd. par, *Vichy 1940-1944*, cit., pp. 12-14 ; M. Martin Du Gard, *Henri Moysset*, in «Les Écrits de Paris», octobre 1949, pp. 90-103.

<sup>96</sup> *Tendances et problèmes du syndicalisme*, cit., p. 5. Cf. P. Ansart, *Proudhon*, Paris, Librairie générale française, 1984, pp. 159-160 et 392.

<sup>97</sup> A. Rossi [A. Tasca], *Jaurès, théoricien*, cit.

<sup>98</sup> *AT, Documenti, Italia, Opere varie*, fasc. 32, 49, 51, 56. Ces conférences constituent une source de premier ordre pour connaître la réflexion d'A. Tasca sous l'Occupation ; lui-même leur accorda implicitement ce statut (A. Rossi [A. Tasca] à A. Viénot, Paris, 4 juillet 1947, documents I. Fernandez). Sur l'École du Mayet-de-Montagne, mise en place par le Ministre de l'Information et de la Propagande P. Marion pour dispenser des stages de préparation à de futurs délégués à la propagande recrutés dans différents secteurs de la population (artisans, syndicalistes, ouvriers, etc.) et appelés à répandre autour d'eux les idées de la Révolution nationale, cf. Amaury, *Les deux premières expériences d'un «Ministère de l'Information»*, cit., p. 348 ; note du 27 novembre 1941, in Bibliothèque de Documentation International Contemporaine, *Archives nationales*, F41/37 ; *Ministère public C/ P. Marion* (audience du 9 décembre 1948), p. 62.

part des travailleurs une «participation active à l'organisation sociale»<sup>99</sup> et mis l'accent sur l'effort créateur qu'il leur reviendrait de fournir pour façonner la nouvelle société. Il avait représenté «la plus belle, la plus intéressante, la plus vigoureuse et la plus originale tentative des groupements ouvriers pour résoudre avec ses [*sic*] propres forces les problèmes non seulement de la classe qu'il était censé [*sic*] représenter, mais les problèmes de l'ensemble de la collectivité française»<sup>100</sup>. Quoique trop exclusive aux yeux de Tasca, pour qui l'État avait malgré tout un rôle à jouer, cette volonté de faire naître une société ouvrière des organisations de base du prolétariat contenait une intuition très juste. Cette «tentative [...], grandiose quoique avortée, de tirer de l'intérieur de la classe ouvrière, organisée dans le syndicat, tous les éléments pour une société nouvelle»<sup>101</sup> forçait l'admiration, pour les qualités morales qu'elle requérait et qu'elle était susceptible de susciter. On ne pourrait construire une société suivant les principes de la Révolution nationale, à laquelle la classe ouvrière devait selon Tasca avoir sa part, «sans susciter chez elle quelques-unes des vertus et rétablir quelques-uns des ressorts qui avaient tendu l'esprit d'une élite ouvrière à un moment donné de [l']histoire contemporaine»<sup>102</sup>.

L'exaltation de l'autonomie ouvrière renfermait cependant selon Tasca «les raisons de sa propre impuissance, de sa propre nocivité»<sup>103</sup>. L'exclusivisme ouvrier avait contraint le syndicalisme révolutionnaire à se replier sur le «cercle restreint»<sup>104</sup> du syndicat: il avait cru que le syndicat pouvait se suffire à lui-même, former «la cellule d'un monde ouvrier qui tend à une certaine autonomie au sein de la société»<sup>105</sup> et constituer à lui seul le modèle d'une société nouvelle. Aux yeux de Tasca, cette vision «étriquée, partielle, unilatérale»<sup>106</sup> excluait des «zones de vie» et des «valeurs» non ouvrières, pourtant nécessaires à la vie de la communauté nationale<sup>107</sup>. Le syndicalisme révolutionnaire séparait la classe ouvrière du reste de la nation; tout comme le marxisme, en lequel Tasca voyait désormais une doctrine de division, il tendait à exacerber la lutte de classe, au lieu de l'apaiser. Dès lors, il rendait impossible «le dépassement

<sup>99</sup> *Tendances et problèmes du syndicalisme*, cit., p. 5.

<sup>100</sup> *Histoire et tendances du syndicalisme*, 28 septembre-3 octobre 1942, pp. 25-26, in *AT, Documenti, Italia, Opere varie*, fasc. 32.

<sup>101</sup> *AT*, cahier n° 30, p. 142.

<sup>102</sup> *Histoire et tendances du syndicalisme*, cit., p. 27.

<sup>103</sup> *Le Syndicalisme français. Son histoire. Ses tendances*, 8-15 novembre 1942, p. 12, in *AT, Documenti, Italia, Opere varie*, fasc. 32.

<sup>104</sup> *Le syndicalisme français. I – Histoire*, 20-30 juillet 1942, p. 21, in *AT, Documenti, Italia, Opere varie*, fasc. 32.

<sup>105</sup> *Histoire et tendances du syndicalisme*, cit., p. 21.

<sup>106</sup> *Le Syndicalisme français. Son histoire. Ses tendances*, cit., p. 12.

<sup>107</sup> *Le Syndicalisme français. I – Histoire*, cit., p. 21; *Le syndicalisme français. Son histoire. Ses tendances*, cit., pp. 12-13.

de son propre cadre» et condamnait la classe ouvrière à demeurer à jamais dans l'état d'une classe à part, prisonnière de sa «condition prolétarienne»<sup>108</sup>.

Angelo Tasca ne croyait plus en effet, comme au début des années 1930, que la classe ouvrière pût se faire seule interprète de l'intérêt général ni qu'elle fût investie par l'histoire d'une «sorte de mission spéciale»<sup>109</sup> reposant sur la coïncidence objective de son intérêt avec l'intérêt général. L'ordre nouveau ne naîtrait que de l'effort conjoint de toutes les classes. D'une conception prolétarienne de la révolution dans la première moitié des années 1930, il était passé ensuite, comme l'a montré Leonardo Rapone, à une approche non classiste du socialisme et parlait désormais plus volontiers de «révolution populaire»<sup>110</sup>. Le prolétariat n'aspirait qu'à «s'anéantir en tant que classe»<sup>111</sup>; cela ne se pouvait que s'il se montrait capable de sortir de lui-même, en recherchant ce qu'il avait de commun avec le reste de la population non capitaliste plutôt que ce qui l'en distinguait. On voit combien ces idées éloignaient Tasca d'un socialisme fondé sur la lutte de classe, en particulier du syndicalisme révolutionnaire<sup>112</sup>. On peut néanmoins s'interroger, sans que les documents consultés permettent d'apporter une réponse certaine, sur l'influence ici de tout un pan du socialisme français, longtemps «fortement attaché à la tradition républicaine»<sup>113</sup> plutôt qu'ouvriériste et marxiste. Nous pensons à l'universalisme d'origine républicaine de Jaurès, avec lequel ces idées semblent partager un esprit commun, ou encore à la forte aspiration unitaire imprégnant le projet fouriériste d'Harmonie ou la doctrine saint-simonienne<sup>114</sup>. De même, la religiosité diffuse dans une partie du socialisme français du XIX<sup>e</sup> siècle, de Saint-Simon à Louis Blanc<sup>115</sup>, fut-elle pour quelque chose dans le rapprochement entre socialisme et christianisme que Tasca fit, au nom de l'humanisme, à la fin des années 1930?<sup>116</sup> Au moment d'expliquer son choix

<sup>108</sup> *Histoire et tendances du syndicalisme*, cit., p. 46.

<sup>109</sup> *Le Syndicalisme français. Son histoire. Ses tendances*, cit., p. 12.

<sup>110</sup> A. Tasca, *L'umanesimo socialista e la lotta contro la crisi*, in XXX [L. Luzzatto, B. Maffi], *La politica delle classi medie e il planismo*, in «Echi», n° 5, octobre 1938, pp. IX-X. Cf. L. Rapone, *Da Turati a Nenni. Il socialismo negli anni del fascismo*, Milano, Franco Angeli, pp. 91-92; Id., *Gli anni dell'antifascismo*, in S. Soave, a cura di, *Un eretico della sinistra. Angelo Tasca dalla militanza alla crisi della politica*, Milano, Franco Angeli, 1995, p. 87.

<sup>111</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., p. 597.

<sup>112</sup> Cf. J. Julliard, *Autonomie ouvrière. Etudes sur le syndicalisme d'action directe*, Paris, Gallimard-Seuil, 1988, pp. 24-32.

<sup>113</sup> Winock, *Le Socialisme en France et en Europe*, cit., pp. 81 et 93.

<sup>114</sup> C. Morilhat, *Charles Fourier*, cit., pp. 48 et 152; Picon, *Les Saint-simoniens*, cit., pp. 125, 207-208.

<sup>115</sup> Cf. notamment Russ, *Le Socialisme utopique français*, cit., pp. 82-83, 97-98, 104-110, 128, 137-138, 151; Halévy, *Histoire du socialisme européen*, cit., p. 85; Picon, *Les Saint-simoniens*, cit., pp. 44 et 66.

<sup>116</sup> Sur cet aspect, cf. surtout S. Soave, *Senza tradirsi senza tradire. Silone e Tasca dal comunismo al socialismo cristiano (1900-1940)*, Torino, Arago, 2005.

de demeurer à Vichy durant l'été 1940, il discerna dans la littérature socialiste française, «de Proudhon, de Considérant [*sic*], de Leroux, de Pecqueur au meilleur Jaurès [...] un courant ininterrompu d'un socialisme national, "humaniste", hostile à l'étatisme, un socialisme qui, au fond, rejoint la grande inspiration chrétienne»<sup>117</sup>. L'esprit universaliste du socialisme français put donc lui paraître s'accorder avec la conception humaniste non marxiste du socialisme dont il tenta de définir les contours à la veille de la guerre.

La conviction que la classe ouvrière n'était plus la seule à pouvoir fonder un ordre nouveau et qu'elle ne le pouvait pas en tant que telle se mua en 1940 en l'idée que l'émancipation du prolétariat supposait son intégration dans la «communauté nationale». L'antagonisme apparemment irréductible du «social», apanage des forces de gauche, et du «national», terrain réservé de la réaction, avait selon Tasca trop longtemps miné la vie politique française. L'espoir d'en réaliser la jonction figura parmi les motifs de son ralliement au régime de Vichy<sup>118</sup> et l'obséda pendant toute l'Occupation. Il invoqua à cette fin, quoique sans y insister, une autre expérience décisive du socialisme français: la Commune parisienne de 1871 offrait l'exemple fugace de l'accomplissement d'une «soudure entre le national et le social». Il s'agissait de renouveler le «complexe communard de 1871», le «complexe "patriotisme + socialisme"»<sup>119</sup>. Au début de la décennie 1930, ses lectures sur la Commune avaient porté, plus que sur l'expérience parisienne elle-même, sur le rôle joué par la I<sup>ère</sup> Internationale – en réalité, selon lui, «inexistant»<sup>120</sup>, au contraire de celui des blanquistes et du courant proudhonien – comme s'il avait voulu mesurer l'influence qu'avaient pu y avoir Marx et sa pensée<sup>121</sup>. On voit là aussi combien le regard de Tasca sur ce moment de l'histoire du socialisme français avait changé: il s'agissait à présent d'en dégager un élément de tradition susceptible d'inspirer un système d'idées capable de faire échec au marxisme.

<sup>117</sup> Peschanski, éd. par, *Vichy 1940-1944*, cit., p. 240.

<sup>118</sup> Ivi, pp. 238-239.

<sup>119</sup> *L'Organisation communiste en France*, 6-8 décembre 1943, p. 16, in *AT, Documenti, Italia, Opere varie*, fasc. 51. La dimension patriotique de l'insurrection parisienne revint en faveur, y compris parmi les forces de gauche, au cours des années 1930; elle avait été accaparée par une frange de l'extrême-droite depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (Winock, *Le Socialisme en France et en Europe*, cit., pp. 186-187 et 196-197).

<sup>120</sup> *Problemi del movimento operaio*, cit., p. 260. Sur le rôle de la I<sup>ère</sup> Internationale dans la Commune, cf. *AT*, cahier n° 14, pp. 13-23.

<sup>121</sup> A. Tasca avait consacré à la Commune de Paris un article en 1913 (A. Tasca, *18 marzo 1871*, in «Il grido del popolo», 15 marzo 1913, in Riosa, *Angelo Tasca socialista*, cit., pp. 112-115), où il soulignait son rôle dans la naissance du mouvement socialiste, particulièrement en Italie; elle avait fait apparaître, précisait-il alors, le danger d'une séparation de la ville et de la campagne, la nécessité d'une préparation culturelle du prolétariat, l'inopportunité d'une action minoritaire et la nécessité d'impliquer les masses à tous les niveaux de l'action révolutionnaire, en y infusant la «foi» socialiste.

Et encore une fois, convaincu que «pour faire sortir les ouvriers de leur classe et leur faire prendre une place dans la communauté nationale, il [fallait] qu'ils y [crussent], qu'ils [eussent] une mystique, une perspective devant eux»<sup>122</sup>, qu'aucune «transformation sociale profonde» n'était envisageable si l'on n'offrait aux masses une image à la fois rationnelle et émotionnellement riche de cette transformation, «une vision d'avenir, du passage de la réalité actuelle à la réalité de demain [...] capable d'exalter et de tendre les volontés»<sup>123</sup> en donnant à la «représentation» de l'ordre futur la force téléologique d'une «prévision», Tasca renoua avec l'idée de mythe, dont le syndicalisme révolutionnaire dans son ensemble avait eu selon lui l'intuition géniale; Sorel n'avait fait que la conceptualiser, tout en lui donnant un «contenu un peu trop intellectuel»<sup>124</sup>, qui l'avait dénaturée. «La Révolution nationale [devait] donc trouver son mythe», qu'il lui faudrait tirer de la «réalité française»<sup>125</sup>, non d'un effort de réflexion abstraite. Tasca déplorait qu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, «le mythe russe [eût] détruit le mythe national»: il eût mieux fallu qu'au lieu de fixer son regard sur l'expérience se déroulant dans la lointaine Russie, la classe ouvrière française élaborât «son propre mythe national, bâti sur place, sur la base des expériences qu'elle avait traversées et avec une volonté de dépasser sa condition de classe»<sup>126</sup>. Ces arguments permettent de mesurer l'importance de la référence à la tradition du socialisme français à ce moment de la réflexion de Tasca, qui y voyait un facteur spécifiquement national de la «renaissance française».

On ne trouve plus dans les notes et écrits d'Angelo Tasca après la Libération que peu de réflexions sur le socialisme français, tout comme se font plus rares les évocations d'un idéal politique et social. Il se tint à l'écart du mouvement socialiste et son rapport au socialisme est pour le moins problématique. Il s'absorba, jusqu'à l'obsession, dans la lutte anticommuniste, qui semble avoir relégué dans l'ombre les réflexions qui antérieurement l'avaient tant occupé. La critique du marxisme elle-même perdit la place centrale qu'elle avait eue jusque dans ses conférences du Mayet-de-Montagne en 1942-1943, peut-être parce que, pensant l'avoir résolue, il n'éprouvait plus le besoin de s'y confronter. Nous avons remarqué combien sa réflexion sur le socialisme français suivait de près ses interrogations sur le marxisme: le cheminement au cours duquel son approche du socialisme français se renversa ne fait qu'épouser celui de sa réflexion sur le marxisme, dont elle dépendit étroitement. Qu'il recherchât

<sup>122</sup> *Histoire du syndicalisme français*, [7 juillet 1943], pp. 31-32, in *AT, Documenti, Italia, Opere varie*, fasc. 56.

<sup>123</sup> *Tendances et problèmes du syndicalisme*, cit., p. 12.

<sup>124</sup> *Ivi*, pp. 14-15.

<sup>125</sup> *Ivi*, p. 12.

<sup>126</sup> *Histoire du syndicalisme français*, cit., pp. 31-33.

dans la pensée et l'histoire du socialisme français les prémisses du marxisme, comme ce fut le cas au début des années 1930, ou une conception du socialisme alternative, voire opposée, au marxisme, comme il le fit à partir de la seconde moitié de la décennie, le marxisme reparait sans cesse derrière ses études à ce sujet. Tout comme, que ce fût comme guide ou comme repoussoir, il ne cessa de hanter le reste de sa réflexion.